

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

—Parbleu ! s'écrie Hubert, nous avons des poings c'est pour nous en servir. Quant à moi, je vous avouerai franchement que je ne serais pas fâché de faire prendre un repos forcé à quelques-uns de ces maudits Anglais, je serais même bien désappointé s'ils n'essayaient de nous mettre le grappin dessus.

—Ben dit, trounne de l'air, avoue Baptiste qui vient d'entrer. Vous parlez comme not' curé, fit-il, en lançant sa tuque au plafond. Si vous le voulez, nous nous mettrons ensemble, et gare au premier *goddam* qui viendra nous attaquer. On y f'ra la soupe assez chaude, qu'y lâchera la cuiller avant d'la mett' à la g....

—Tu es un brave, Baptiste, j'accepte ton offre avec plaisir. J'en porterai un étendard, moi, et le premier qui y touche, je lui casse la hampe sur la tête.

Une scène indescriptible suit ces énergiques paroles. On se donne la main, on s'embrasse, les chapeaux volent en l'air. La plupart sont des jeunes gens : on est expansif à cet âge.

A ce moment, l'homme à la charpente osseuse qui avait surpris le secret de Baptiste, profitant du brouhaha général, s'esquiva. Pas assez vite, cependant, pour que Hubert ne s'en aperçut pas.

—Chamberlain ! s'écria-t-il.

Il dégringola l'escalier quatre à quatre, au risque de se rompre le cou vingt fois, à la poursuite de l'espion, qui était demeuré inaperçu dans l'assemblée, on ne sait trop comment.

Quelques minutes plus tard, il revint en s'épongeant le front.

—Le butor ! C'est le diable en personne ou l'un de ses intimes. Je crois que la terre s'est entr'ouverte pour l'engloutir. Bref, je ne l'ai pas vu, mais nous aurons certainement de ses nouvelles. Je suis certain que de ce pas il va avertir les autorités, et demain on déchainera à nos trousses tous les lionceaux barbouillés de rouge, de blanc et de bleu. Mais un homme averti est un homme à moitié armé. Que ceux qui ont peur et refusent de venir, lèvent la main. Vous êtes libres, messieurs.

Au lieu de lever la main, tous crient comme un seul homme :

—A bas les tyrans ! vive Hubert ! vive M. Brown !

—Armez-vous le mieux que vous pourrez. Si l'on nous attaque, nous combattrons à armes égales. Mais ne tirez pas les premiers. Un Canadien ne tire jamais le premier. Bien que j'en connaisse plusieurs, ici, dont les poings valent mieux que tous les pistolets des Anglais. N'est-ce pas, Baptiste ?

Pour toute réponse, Baptiste esquissa dans le vide un dangereux moulinet, qui enfonça jusqu'au cou le haut de forme d'un avoué, pas plus haut que ça. Revenu à la raison, Baptiste sortait déjà, au milieu du fou rire de l'assemblée, sa bourse grande comme une poche de religieuse, pour payer le désastre dont il venait d'être la cause involontaire, lorsque l'avoué, qui était un bon zigue, lui dit en l'arrêtant du geste :

—Remets ton argent dans ton gousset, à condition qu'au lieu d'enfoncer des couvre-chefs, tu enfonces les têtes des Anglais jusqu'aux épaules.

—Eh ben ! ça y est, tope-là !

—Maintenant, dit Hubert, que l'on sorte en silence. Il ne faut pas éveiller les soupçons avant le temps. Qu'une partie sorte par ici et l'autre par la rue Craig. A demain !

VII

SUS A L'ANGLAIS !

C'est le 5 novembre. Les premières lueurs de l'aurore ont commencé à expulser les ténèbres de la nuit. Les flambeaux célestes et dentelés se sont éteints un à un. Peu après, quelques nuages gris et blancs courent çà et là dans la nappe encore terne des cieux.

Soudain, l'astre du jour, émergeant du Saint-Laurent comme s'il venait de prendre son bain, projette avec profusion ses rayons à travers les branches sèches et sur les toits qui semblent s'embraser. Une journée splendide. Mais si le ciel est serein, si le soleil est gai, la discorde cependant parcourt les airs. Elle recèle dans ses noires ailes l'orage qui ne doit pas tarder à se déchaîner.

Des soldats, par peletons, se sont répandus par toute la ville. Des groupes mystérieux, rassemblés sur la rue et au Champ de Mars sous les peupliers titans aux longs bras noueux, discutent à voix basse, le front soucieux. Quelques bribes de conversations entendues par-ci par-là, montrent clairement ce qui en fait le sujet.



Voilà le cas que j'en fais, moi, de vos proclamations

—As-tu lu la proclamation ?

—Mais non ; et pourquoi donc ?

—Eh bien, moi, je l'ai lue, et je te dis que la journée ne se terminera pas sans que... du reste, pas de fumée sans feu.

—Tu as raison, mon vieux, quant à moi, je suis comme les canards sauvages, je sens la poudre de loin.

—Mais ils sont fous, disait un autre.

—Fous ! Non pas ; sache bien, mon ami, que les Canadiens n'ont pas coutume de se laisser piler sur les pieds en faisant semblant de dormir ; on n'insulte pas impunément à leur drapeau, à leur religion, à leurs mœurs, à leurs privilèges.

Leur conversation est interrompue par un piquet d'habits rouges qui, tentant de se donner un air imposant, commandent d'une voix brève :

—Circulez.

—Fort bien, murmure un robuste gars entre ses dents, mais un peu de patience, messieurs les Anglais, et nous vous ferons circuler à notre tour.

A mesure que le jour avance l'animation augmente dans la ville.

A deux heures, une foule compacte est massée devant l'église Notre-Dame. Des hommes, des femmes, des enfants, des Canadiens, des Anglais, lisent et commentent la proclamation que les magistrats anglais, avertis par l'espion Chamberlain, avaient affichée là, défendant toute démonstration ou parade dans les rues.

Soudain, un jeune homme fend la foule avec peine et, sans la moindre hésitation, arrache la proclamation, la déchire en morceaux et en jette les débris au vent en s'écriant d'un ton calme et dédaigneux :

—Voilà le cas que j'en fais, moi, de vos proclamations.

Un silence de mort suit ces paroles. Tous semblent pétrifiés.

Hubert, les bras croisés, promène ses regards sur la foule groupée autour de lui.

—Hourrah ! hourrah ! s'écrie tout à coup Baptiste, en se livrant à des gambades drôlatiques. V'là ce qui s'appelle parler en canayen.

Cette scène ne pouvait durer longtemps. Deux anglais, longs, b'onds, aux dents monumentales, s'élançant l'épée à la main, pour se saisir d'Hubert. Mais en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, celui-ci lance un coup de poing à l'un, donne un croc-en-jambe à l'autre, et file aussi vite qu'un habitant de nos campagnes se croyant poursuivi par quelque loup-garou.

Le bruit se répand comme la poudre : Hubert Rolette a déchiré la proclamation des autorités. La plus grande agitation règne de toutes parts. On ferme les boutiques, on court de tous côtés ; les tambours battent la générale. On parle de sédition.

Cependant, qu'avait fait Hubert ? Était-il allé se cacher ?

Non pas. Mais comme l'Horace de Rome, s'il a fui, c'est pour mieux vaincre. C'est qu'il savait que fuir à propos, n'est pas une lâcheté pourvu que l'on prenne sa revanche.

On devait bientôt avoir de ses nouvelles.

Pénétrons un instant dans la cour de Bonacina. Une foule de jeunes gens y sont rassemblés, dont quelques-uns armés de massifs gourdins durcie au feu.

Hubert juché sur un husting improvisé, un immense tonneau aux flancs rebondis, est acclamé par la bande. Les cheveux au vent, l'œil en feu, les narines frémissantes, il adresse à la foule enthousiasmée quelques paroles patriotiques et fulminantes, qui jaillissent comme une fusée. Ce n'était pas le moment de faire de longs discours.

—Mes amis, vous avez tous lu la proclamation. On nous défend de parader dans les rues. Si nous le faisons, c'est la persécution, les arrestations, la prison, la mort peut-être. Que ceux qui ont peur ou qui nous trouvent imprudents, se retirent. Pour moi, je me glorifie de la voie dans laquelle nous nous lançons, et je serai heureux de répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour cette imprudence. Aujourd'hui, on vous traite d'insensés, demain on vous appellera des héros. Les Anglais traînent dans la boue votre drapeau, le drapeau que nos pères ont teint de leur sang, le drapeau canadien-français, le drapeau de Châteauguay, de Carillon. Le temps est venu de montrer à la face de l'univers, qu'il a le droit de renfermer dans ses plis la liberté et l'indépendance, et que quiconque tentera d'y porter une main impure, apprendra par lui-même, qu'un fils de France sait encore tenir une épée ou un mousquet. Au moment où je vous parle, peut-être que le sang de vos frères coule à flots dans nos campagnes, sur les rives du Saint-Laurent. Eh bien ! moi, je vous dis, avec le Dr Nelson, que le temps est venu de fondre nos cuillers pour en faire des balles. Si les Anglais n'ont pas de cœur, montrons-leur que nous en avons pour deux.

—A bas les Canadiens ! Chiens de Canadiens ! A bas les révolutionnaires !

Telles sont les vociférations qui interrompent Hubert. Tous tournent la tête pour voir d'où proviennent ces insultes. Une troupe de "loyaux" passait en ce moment devant la cour de Bonacina.